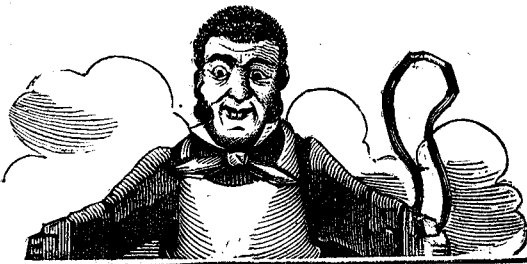
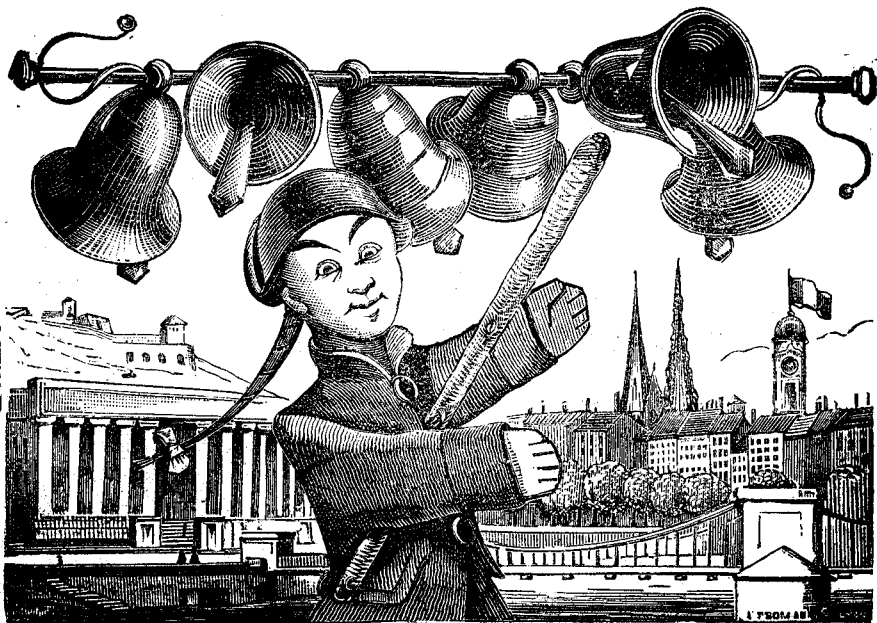


LE CARILLON DE ST-GEORGES

POLITIQUE
RÉPUBLICAIN

SATIRIQUE
HEBDOMADAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
3, Rue de la Pyramide, 3, Lyon-Vaise

VENTE EN GROS : rue de Jussieu, 1

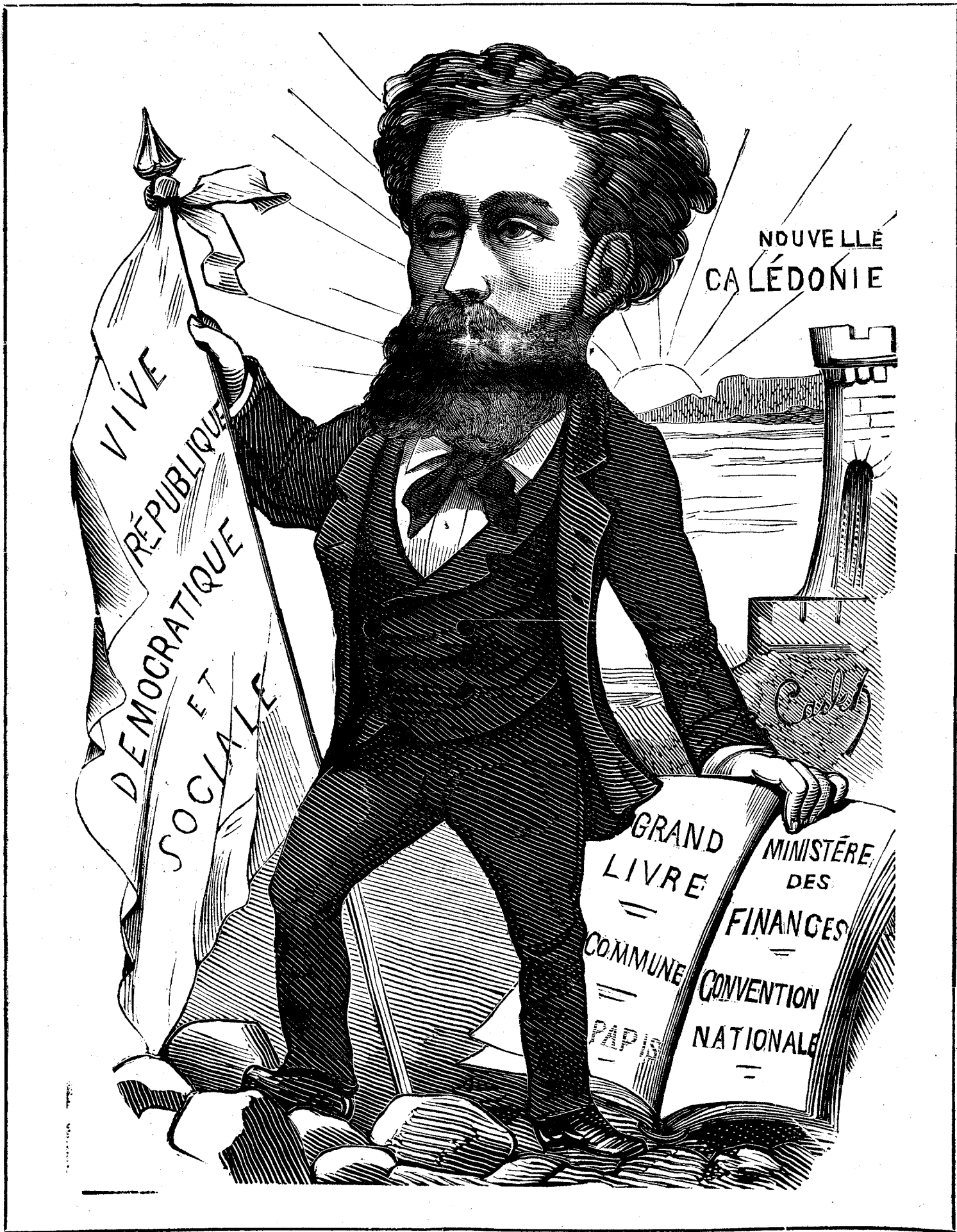
AU DÉTAIL : chez tous les Libraires
et Marchands de journaux.

ABONNEMENTS :

LYON : un an, 8 fr. — Six mois, 5 fr.

RÉCLAMES la ligne 1
ANNONCES. 0 50
Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Les Annonces sont reçues à Lyon : Imp. Beau jeune, rue de la Pyramide, 3, Vaise. — A Paris : Agence Ewig, rue d'Amboise,



FRANCIS JOURDE

ANCIEN MEMBRE DE LA COMMUNE, DÉLÉGUÉ AUX FINANCES

SOMMAIRE

Carillon, par Jean GUIGNOL. — Extrait des « Incendiaires » de Vermesch (strophes). — Les « Maquignons » politiques. — RÉUNION ÉLECTORALE (procédé Albert, Tony Loup, Letellier et C^{ie}). — La Candidature Jourde. — Cet excellent NOUVELLISTE ! — Feuilleton.

CARILLON

Ah ! guieu de guieu ! les gones, qué potin ! qué boulivari dans le jardin de la France !

Maginez-vous que nous sons allés avé Gnafron voir un peu ça que se mijotait dans le quarquier de la Guille, et faire de collagne avé les frangins, pour mener à bonne fin l'élection de la 3^e circonscription.

Ah ! bein, nous ons joliment mis cuire. Enfin, on ne peut pas toujours contenter tout le monde et sa femme.

Pas pus tôt que nous sons arrivés de l'autre côté du pont, v'la que Gnafron rencontre Gueule-d'Empègne, que se bambannait en fumant sa bouffarde avé Champavert.

— Tiens, qui me dit en les arquepinçant par les abattis, reluque-moi z'un peu ces gones, c'est ça qu'est de gaillards solides, et qu'ont pas de poils dans la main. Ça n'est de republicains qu'ont de mogne dans les biceps et que n'ont pas de miel aux yeux. Si te veux, nous vons t'aller ensemble chez le pepa Perrot, histoire de vider une chopine et de faire leur connaissance.

— Bon, que j'y reponds, ça va, cousin, vons-y, mais avant, que je leur fasse reluquer mon sarcifis. Pace que, vois-tu, les gones de St-Georges sont de mamis civilisés, et y faut qu'y montrent leur binette par devant et par d'arrière avant que de se laisser frequenter par les copains ; nous voulons, nous autes, examiner les gones sus toutes les coutures, et voir s'y z'ont pas les châssis de guingois avant de leur z'y serrer la pince.

Quand j'ai z'évu vitré ces cetoyens qu'aviont de barbe si tellement, que la Madelon les aurait pris censément pour des sapeurs, je me sis dit v'la de chouettes gones, qu'ont l'air décidés à faire respecter la republique, et que ne veulent pas rechigner si je leur tend la patte en guise d'amitié. Ça ne rate pas.

Alorsse nous v'la bras dessus bras dessous, que nous manœuvrons nos guibolles comme de compagnons que vont faire leur tour de France. Nous rencontrons Bille-en-Bois, Flammèche, Bois-sans-Soif, et quèques autes chenus gones du quarquier ; nous nous mettons à l'entour d'une dame-jeanne avecque l'intention formelle de lui faire la cour depuis le goulot jusqu'au fond. Y n'a bein fallu la faire reemplir, et plus d'une fois, nom d'un rat ! Ce satané Champavert, y les connaît toutes, quoi ! N'avait-y pas apporté de brioches toutes chaudes, qu'on les avalait comme de pains à cacheter, mais une fois dans l'estomac, vous pensez bein, qu'on aurait dit qu'on avait z'avalé de z'éponges. Ça vous donnait z'une soif, je ne vous dis que ça !

Aussi, ce grand liche-à-mort de Gnafron, y gueulait tout le temps qu'on n'apportait pas de vinasse, et qu'il allait prendre une attaque du pont Tirsitt. Enfin, nous com-

mençons à n'avoir pas besoin de lunettes pour voir que nous étions à table, quand Gueule-d'Empègne se met à faire marcher son rouet à paroles, et nous devider de dissequours à porpos des z'élections.

A chacun son tour, y me font monter sur la table en guise de tribune et tirer ma longueur.

Champavert et Claque-posse tiennent tati de chaque flanc pour que je ne débroule pas.

Je tousse, je crache et j'ouvre mon portail.

— Oui, les frangins, que je leur quinquiche, nous faut de z'arrepresentants à la Chambre, qui soyent de travayeurs, de z'ovriers comme nous, que chinent à la besogne du matin z'au soir, que sachent ça que c'est que de gagner son pain avec ses coudes, et qui ne soyent pas tentés de gaspiller les monacos que nous ons tant de peine à ramyer à cha-un dans la tire-lire gouvernementable.

Faut pas qu'y se moquent du pauvre monde ; c'est que, voyez-vous, les t'amis, une fois qu'y se sont escannés de Lyon, y s'en vont faire leurs farettes avé les autes dépotés, au lieu de s'occuper de faire de reformes dans l'organisation de la machine sorciable.

Faudrait voir un peu remastiquer la magistrature, pace qu'y ne faut pas de partiquyers toqués que font de justice en dépit du bon sens, que donnent tort à ceusses qu'ont tout plein raison, et que fourrent dedans à leur fantaisie de pauvres cavets, pace qu'y ne font pas de genuflessions devant les cafards que voudriont nous neyer dans leur eau benite.

Est-ce que, par hasard, y gn'a besoin de nous faire chiner la peau de veau et manier la clarinette de cinq pieds pendant si longtemps ? Vaudrait-y pas mieux que nous soyons tous sordats melitaires et qu'on nous fiche la paix pour qu'y n'ayent pas l'occasion de nous faire trouver la peau pour faire plaisir à de melachons que n'en valent pas la peine ?

Q'on laisse donc nos jeunes cetoyens faire aller leur metier tranquillement, s'y sont canuts, ou vendre leur marchandises, s'y sont de nergociants ; y faut que les paysans de la campagne pussent travailler leurs terres pour faire pousser le blé et sarcler leurs vignes pour fabriquer de bonnes vendanges.

— Hein ! surtout de bonne vinasse, que gueule Gnafron en tapant sus la table. A bas les tripoteurs ! à bas les embocorneurs, nom de nom !

— Et pis ces tas de calotins que veulent nous enmieller avé leurs alleluias, de mamis que ne voudriont pas faire leur devoir de cetoyen commenus autes, sous parlesque qu'y portent de robesnoires. Ah ! on va leur z'en fourrer de faveurs à ses fripouillards de sacristie ! attend z'un peu. Nous vons leur z'y montrer à tous ces congrégaleux, que nous n'entendons pas y aller de main-morte. Ah ! y veulent petafiner note republique ; pourtant y ne rechignent pas, ces charipes, quand on leur z'y aboule leur paye, sans compter tous les bonis qu'y se font quand y brillent comme des sours, pace qu'y z'enterrent de z'aristos et que les héritiers leur bourrent les poches de pièces de vingt francs. N'en v'la de partiquyers que savent faire leur gratte, et pis qu'y la connaissent la dix-septième !

Ah ! pour celle là, bein sûr ; quand on reluque ces pillandres que viennent nous prêcher de moralisance et que ne font que de saloperies dedans tous les coins, jusque dans leurs confessionnals, même-ment que les tirbunaux n'ont tous les jours à nettoyer les malporpetés de ces parpaillots. Y faut supprimer ça !

— La suppression de z'octrois ! que rebrique Gnafron.

— Parbleu ! y ne faut pas que l'ouvrier n'arrose son pain qu'avé sa sueur, y faut qu'y puisse boire de vin. Faut-y pas aussi la suppression du sénacle, c'tte cantine de ramollis, que l'on devrait appeler l'Hôtel des Invalides ? Et la revision de la Constitution ? Et le divorce ? Et la libarté pour tous, l'égalité pour tous dans l'ateyer comme dans l'école !....

— Et la suppression de la Parsidence de la republique, que se met à quinquiche Gueule-d'Empègne.

Enfin, les frangins, demain vous allez être pour un mement le peuple souverain, vous irez jeter dans l'urne électorale le nom de celui qui sera vote candidat. C'est z'un devoir sacré que tout cetoyen doit remplir, mais avec conscience. Vous qu'êtes tous plein d'aime et de jujotte, mettez-vous bein ça dans la courge, c'est que vous faut nommer un vrai et honnête republicain, que prenne vos intérêts et que vote comme y faut ; et surtout que ne transige pas quand y vous aura tourné les talons.

Aux urnes, et vive la republique democratique et sorciable !

Vote vieux-t-ami, JEAN GUIGNOL.

A défaut de l'article d'Alphonse Humbert, dans le PÈRE DUCHÈNE, — article que nous n'avons pu nous procurer à temps, — auquel il dût les atroces souffrances du bagne et sa fortune politique, nous croyons être agréables à nos lecteurs en publiant un remarquable extrait des INCENDIAIRES de Vermesch, le collaborateur d'Humbert au PÈRE DUCHÈNE, qui nous paraît résumer, sous une admirable forme poétique, le programme du candidat de la Guillotière :

Ce que plus tard diront avec leur bouche verte
Ces cadavres ensanglantés,
Le mot d'ordre sorti des fosses entr'ouvertes,
Le sombre appel des transportés ;
Non, ô triomphateurs d'abattoir, non, infâmes,
Non, vous ne vous en doutez pas !
Un jour viendra bientôt où des enfants, des femmes,
Les mains frêles, les petits bras,
S'armeront de nouveau sans peur des fusillades,
Sans respect pour vos canons,
Les faibles sans pâlir iront aux barricades,
Les petits seront nos clairons.
Sur un front de bataille épouvantable et large
L'Émeute se relèvera,
Et sortant des pavés pour nous sonner la charge,
Le spectre de Mai parlera.

Il ne s'agira plus alors, gueux hypocrites,
De fusiller obscurément
Quelques mouchards abjects, quelques piteux jésuites
Canonisés subitement.
Il ne s'agira plus de brûler trois bicoques
Pour défendre tout un quartier.
Plus d'hésitations louches, plus d'équivoques :
Bourgeois, tu mourras tout entier !
La conciliation, lâche ! tu l'as tuée ;
Tes cris ne te sauveront pas.
Tu vomiras ton âme au crime habitué,
En invoquant Thiers et Judas.

Nous t'apportons la paix et tu voulais la guerre :
Eh bien ! nous l'aimons mieux ainsi.
Cette insurrection, ce sera la dernière ;
Nous fonderons notre Ordre aussi !
Non, rien ne restera de ces coquins célèbres,
Leur monde s'évanouira,
Et toi, dont l'œil nous suit à travers les ténèbres,
Nous t'invoquerons, ô Marat !

Toi seul avais raison : pour que le peuple touche
A ce port qui s'enfuit toujours,
Il nous faut au grand jour la justice farouche,
Sans haine comme sans amour,
Dont l'effrayante voix plus haut que la tempête
Parle dans sa sincérité,
Et dont la main tranquille au ciel lève la tête
De Prudhomme décapité....

Nous publierons, en feuilleton, la semaine prochaine, le récit de la MORT de DELESCRUZE, par FR. JOURDE, qui avait été commencé dans l'unique numéro d'un journal de circonstance : LA GUILLOTIÈRE.

Les qualités éminentes et de cœur et d'esprit qui sont réunies dans cet émouvant récit, attesteront d'avantage combien il est regrettable qu'un citoyen tel que Jourde ait, par son désistement, privé la cité lyonnaise de le posséder pour son représentant.

Le CARILLON DE SAINT-GEORGES, dévoué à sa candidature, avait fait préparer son *portrait-charge*.

Nous le donnons, pour que nos compatriotes, dont il avait toutes les sympathies, puissent conserver les traits de celui qui, sans son désistement, eût été, Dimanche, le député de la Guillotière.

LES

« Maquignons » politiques

Ce qualificatif de « maquignon, » appliqué aux gens du RÉVEIL LYONNAIS, les pères de la candidature Humbert à la Guillotière, appartient à un groupe d'électeurs de cette circonscription.

Nous le leur avons emprunté, parce qu'il exprime, d'une manière parfaite, le triste rôle joué par les cinq ou six individus qui, dans un intérêt misérable de *boutique*, prétendent exploiter le suffrage universel pour s'en faire des rentes comme ils ont exploité et comme ils exploitent encore le *proxénétisme* à l'aide de l'ignoble BAVARD.

Le « maquignonage » de la chair plus moins fraîche des prêtresses du *trottoir* et de la *chope* était en baisse. Les Tony Loup, les Albert et le mystérieux Georges Letellier se sont jetés sur le « maquignonage politique. » A leurs yeux, la République est une belle *fille*, dont les charmes doivent rapporter de bonnes espèces sonnantes et frébuchantes, et le nom d'*Alphonse*, — très honorablement porté, du reste, par M. Humbert, — les a décidés.... Ils se sont dit qu'*Alphonse* serait irrésistible et qu'*Alphonse* assurerait la fortune de la Maison. Voilà pourquoi, grâce à une vingtaine de copères, à la dernière minute d'une réunion à l'Élysée, ils ont *escamoté* une manière de vote en faveur de leur *Alphonse* bien-aimé et le *désistement* de M. Jourde, grâce à une petite manœuvre désormais célèbre, sous la dénomination de « coup de la dépêche. »

Il est vrai que s'ils avaient pu ménager les apparences, ils auraient pudiquement réservé l'exhibition de M. *Alphonse*. Bon

Feuilleton du Carillon de St-Georges

9

LA

JEUNESSE DORÉE

PAR

LE PROCÉDÉ RUOLZ

Quoi qu'elle soit placée au centre du Paris bruyant et animé, à deux pas du boulevard des Italiens, cette galerie est l'endroit de la ville où règnent, à certaines heures du jour, l'isolement le plus complet et le silence le plus profond. Si l'on excepte le matou de la mère Crosnier, qui errait dans les sinuosités obscures du passage, nos jeunes gens n'y trouvèrent pas un chat.

— Mon cher Bastien, dit Valadon, je pars ce soir pour Landerneau : as-tu des commissions ? Ne te gêne pas, je m'en chargerai avec plaisir.

— Tu pars ce soir ?
— A six heures précises.
— Tu as donc fini ton droit ?
— Je suis licencié depuis une semaine. Je serais bien allé t'annoncer en personne mon

départ, mais aucun de nos camarades n'a su m'indiquer ton adresse. Pourtant tu demeures bien quelque part ?

— Mon cher, dit Juvignac en se rengorgeant, je suis logé au ministère des affaires étrangères, en ma qualité de secrétaire intime du secrétaire particulier de M. Guizot.

— Toi Fouilleroux ?
— Moi-même, Valadon.
— C'est une belle position ?

— Assez belle : douze mille francs de traitement fixe, l'assurance d'être fait chevalier de la Légion d'honneur au 1^{er} mai prochain, et la certitude que je serai nommé à un consulat de première classe, aussitôt qu'il y en aura un vacant.

— Ton père, l'ancien boucher de la rue aux Oignons, doit être joliment fier de toi, sais-tu ?

— Dame ! Je présume qu'il est satisfait, ce brave homme !

— Pour moi, reprit Valadon, je suis appelé à fournir une carrière infiniment moins brillante que la tienne. D'ici à six mois je serai avoué ; d'ici à un an j'aurai pris femme ; et, dans une quinzaine d'années, je me retirerai des affaires avec deux beaux enfants, s'il plaît au ciel, et une honnête fortune, si les ventes me sont favorables, et si les licitations me sont propices. C'est là, sans contredit, un avenir moins radieux que celui qui te paraît

réserve ; mais il faut bien se résigner à sa destinée.... et d'ailleurs, pour un unique soleil qui flamboie au front du firmament, combien ne compte-t-on d'imperceptibles étoiles !

Ces paroles tombèrent sur le cœur du vicomte comme tombe le marteau sur l'enclume, avec un grand retentissement.

— Quelle étude d'avoué penses-tu acquiescer ? demanda-t-il à Valadon.

— Celle de maître Fayard, la meilleure de Landerneau.

Le vicomte soupira, en songeant que c'était précisément celle que son père lui destinait, au cas où il serait voué à la chicane.

— Tu m'as parlé de ton mariage ainsi que d'une chose arrangée ; t'es-tu donc précautionné d'une femme comme tu t'es pourvu d'une étude ?

— Juste ; il y a promesse de mariage entre mademoiselle Célestine Dumas et ton humble serviteur.

Et le vicomte soupira plus fort, en songeant que son père avait aussi caressé l'idée de lui donner pour femme la plus jolie et l'une des plus riches de la contrée.

— Que veux-tu que je dise de ta part au papa Fouilleroux ? demanda le futur successeur de maître Fayard.

— Dis-lui qu'aussitôt nommé consul, je solliciterai un congé que j'irai passer dans ses bras ; en attendant, embrasse-le pour moi,

répondit le vicomte, en simulant un attendrissement filial.

— C'est tout ?
— C'est tout.

— Au fait, avec tes douze mille francs d'appointements, tu serais impardonnable de recourir à la bourse paternelle !

— Mais je nage dans l'or, s'écria le vicomte, qui frappa sur la poche de son gilet, où ses trois dernières pièces de cent sous témoignèrent de leur présence en rendant un son argentin.

— Adieu, ami Fouilleroux, je te quitte avec regret, mais l'heure me presse.

Les deux compatriotes échangèrent une poignée de mains et se séparèrent.

— Quelle comédie indigne je viens de jouer, murmura Florestan quand il fut seul ; j'ai menti comme un journal du soir... Ah bah ! ajouta-t-il, il vaut mieux faire envie que pitié !

XVI

Distractions de Vicomtes

Le fils de l'ancien boucher de la rue aux Oignons à Landerneau, Bastien Fouilleroux, que nous continuerons à appeler le vicomte Florestan de Juvignac, se rendit, en rasant les maisons de la rue Grange-Batelière, chez un célèbre professeur d'escrime qui demeurait dans le faubourg Montmartre. C'est là

gré, malgré, il a fallu en arriver à cette extrémité douloureuse, — douloureuse, en effet, car, d'après M. Tony Loup lui-même : « c'est le commencement de la fin : une fin piteuse, dans tous les cas. »

Et le moyen de faire autrement ? On avait examiné Javot, Thivollet et Bonnoit des pieds à la tête..... et on les avait repoussés avec mépris. On avait pensé ensuite à Sigismond Lacroix ; bénéficiant de son récent échec contre M. Gambetta, il devait enlever le succès de l'opération Tony Loup, Albert et C^{ie}. M. Sigismond Lacroix avait eu l'air d'accepter, mais, comprenant l'étrange service qu'on attendait de lui, il s'était arrangé de façon à rendre son acceptation tout à fait illusoire. Enfin, on avait appris que M. Jourde, ancien membre de la Commune, délégué aux finances, appelé par un groupe de républicains-radicaux-socialistes, était arrivé à Lyon. « Ah ! si nous pouvions nous l'approprier, pensèrent les « maquignons ! » Un ex-ministre des finances pour sauver la caisse du RÉVEIL LYONNAIS, quelle excellente aubaine ! » Et les « maquignons », se pouléchant les babines, s'étaient précipités à l'Hôtel de Milan..... Hélas ! M. Jourde leur avait répondu : « qu'il voulait n'être le candidat d'aucun comité ; que sa candidature radicale-socialiste était une candidature indépendante, devant, selon lui, servir à grouper, sous le drapeau de la République radicale-socialiste tous les républicains-radicaux-socialistes lyonnais à quelque comité qu'ils appartenissent, et qu'il ne consentirait jamais à ce que son nom servit à accentuer des divisions, regrettables au point de vue d'une cause pour laquelle il avait toujours combattu et souffert. »

On le comprend, stupéfaits d'un pareil langage, qui anéantissait leurs espérances cupides, les « maquignons politiques » s'étaient éloignés avec précipitation.

« Plus de divisions entre républicains à Lyon !! Mais il est fou, cet ex-délégué aux finances de la Commune, s'exclamèrent les Tony Loup et les Albert. Plus de divisions !! Mais alors que deviendrons-nous ? Le RÉVEIL LYONNAIS n'aurait plus de raison d'être ; nous disparaîtrions dans les ténèbres de notre nullité ; PORTALIS, notre bonapartiste patron, nous réclamerait l'argent qu'il nous a prêté, et nous en serions bientôt réduits, pour vivre, à vendre nous-mêmes les numéros de notre BAVARD à la porte de tous les garnis folichons ! »

Et, de guerre lasse, les « maquignons » s'étaient résignés : ils avaient imposé la candidature d'Alphonse, sans qu'Alphonse eût été consulté, sans qu'il eût été entendu, sans que l'on sût même s'il accepterait, sans qu'une ligne de son programme eût été révélée. Jamais, en un mot, candidature officielle n'avait été aussi grossièrement impudente ; jamais on ne s'était moqué, à ce point-là, de la bonne foi, de la conscience et de la dignité des électeurs !

Mais les « maquignons politiques » n'ont pas de ces scrupules. De la bonne foi, de la conscience et de la dignité des électeurs, ils se battent l'œil, absolument comme Tony Loup d'une..... pomme.

Or, M. Alphonse Humbert, contrairement à ce que l'on avait généralement

supposé, en dehors du clan des « maquignons », n'a pas craint d'accepter la candidature du « maquignonage. »

On avait supposé qu'il ne l'accepterait point, parce qu'il paraissait impossible d'admettre qu'après le bain pour la cause démocratique et sociale, après les articles du PÈRE DUCHÈNE, après les barricades de 1871, quel que fût son désir de prendre sa revanche d'une série de blackboulages, M. Humbert consentit à travailler pour la caisse de M. Portalis et à seconder les calculs pécuniaires d'une poignée d'exploiteurs de journalisme à bon marché.

Les amis de M. Humbert, nombreux encore à ce moment-là, allaient partout disant : « Humbert a pu croire, de loin, qu'il avait à combattre le bon combat contre la bourgeoisie opportuniste ; il a pu croire qu'il allait avoir pour adversaire un de ces hommes dont le programme se balance entre les pupitres du Centre gauche et les portefeuilles ministériels de l'Union républicaine, de ces programmes élastiques sur lesquels on s'assied pour faire des risettes à la réaction monarchique et à la République de M. Prudhomme. Quand il arrivera à Lyon ; quand il connaîtra les « maquignons » qui ont eu l'audace de s'emparer de son honneur et de son nom pour en faire une enseigne de boutique ; quand il verra que le prétendu comité central de bourgeois, est, à la Guillotière, une exécrable fumisterie ; quand, pour adversaire, il se rencontrera en face de Jourde, son ami de vingt ans, en face de Jourde, l'une des plus glorieuses, des plus pures et des plus nobles figures de l'insurrection de 1871 ; quand il comprendra que la candidature de Jourde a pour but et aura pour résultats de frapper au cœur les dernières illusions de l'opportunisme en arrachant les prolétaires de l'ex-comité central à l'influence bourgeoise pour les lancer aux premiers rangs de l'armée radicale-socialiste ; quand il aura lu les articles du COURRIER DE LYON, du NOUVELLISTE, et de toutes les autres feuilles réactionnaires, diffamant Jourde, et faisant des vœux pour son échec, jamais, au grand jamais, Humbert n'acceptera d'être porté contre Jourde, et de permettre aux divisions de se creuser plus profondes par lui ; jamais il ne voudra, pour garantir les bénéfices d'un banquier bonapartiste et de ses acolytes Loup et Albert, compromettre, par les conséquences d'une réaction bourgeoise, habile à utiliser les rancunes, l'avènement du radicalisme socialiste, incarné dans le programme du citoyen Jourde, son concurrent !..... »

Eh bien, les amis d'Humbert se trompaient. Ils se trompaient comme nous nous étions trompés nous-mêmes.

Lorsque nous avons vu Humbert, à l'Alcazar, entre le « lamentable » de Billing et le « bonapartiste » Portalis, nous avons cru Humbert la victime d'une déplorable mystification.

Mais, aujourd'hui, le doute serait ridicule. C'est en sachant, et en sachant bien à quelle tâche honteuse il est employé, qu'Humbert n'hésite pas à endosser la livrée des Portalis, des Tony Loup, des Albert, et du mystérieux Letellier. C'est le sachant et le sachant bien, qu'il vient

essayer de rejeter des centaines d'électeurs entre les bras de l'opportunisme ; c'est le sachant et le sachant bien, que, pour mieux accuser le caractère officiel de sa candidature, il a appelé, en toute hâte auprès de lui, M. le marquis de Rochefort de Luçay — socialiste à 72,000 fr. d'appointments, — qui, s'il eût eu pour cinq centimes de reconnaissance dans le cœur, — se fût enfermé à triple tour chez lui plutôt que d'élever la voix contre Jourde, son sauveur de la Nouvelle-Calédonie.

Mais, à côté de l'exhibition de Rochefort en faveur d'Humbert et contre Jourde, les barnums de ces spectacles électoraux ont oublié plusieurs choses que nous jugeons devoir leur rappeler. Ils y auraient dû inviter Olivier Pain, le co-évadé de la Nouvelle-Calédonie avec Jourde et Rochefort, le correspondant parisien du RÉVEIL LYONNAIS ; ils auraient dû y donner la parole à Olivier Pain pour qu'il pût dire ce qu'il pense et de Rochefort et d'Humbert, et ils auraient dû y inviter surtout M. Ayraud-Degeorge, l'insulteur des proscrits de 1871, pour lequel M. Olivier Pain a quitté la rédaction de l'INTRANSIGEANT, et dont M. Humbert et M. Rochefort continuent à presser les mains avec tendresse.

Et à côté de tous ceux-là, on aurait pu inviter enfin Paschal Grousset, Ballière et Bastien Grandhille, ces autres co-évadés, Bastien Grandhille spécialement, que M. de Rochefort, les poches bondées de billets de banque, abandonnait, sans le sou, en Amérique, l'obligeant à se faire lessiveur pour manger un morceau de pain !

M. Humbert pourra être, demain, le député du RÉVEIL contre les Bonnoit et les Lagrange, il ne sera pas le représentant de la démocratie socialiste lyonnaise.

CADET.

RÉUNION ÉLECTORALE

Procédé Albert, Tony Loup, Letellier et C^{ie}

BREVETÉ A L'USAGE DES FUMISTES ÉLECTORAUX

AVANT LA RÉUNION

Dans un local quelconque. Albert ou Tony Loup, ou Letellier, ou un sous-ordre quelconque, prend une longue liste de citoyens panachés, c'est-à-dire appartenant aux diverses circonscriptions de la ville. Il fait l'appel. Presque tous répondent : « présent ! »

LE CHEF DE FILE OU SON SOUS-ORDRE

Vous connaissez la consigne, mais je vais la répéter pour qu'il n'y ait pas d'équivoque. Que vous soyez ou non de la circonscription de la Guillotière, peu importe ! Un petit carré de papier blanc entre le pouce et l'index et ça suffit ; vous entrerez tous à l'Elysée.

Dès l'ouverture de la séance, vous acclamerez pour président le citoyen Albert, puis toutes les fois que Jourde commencera une phrase, vous l'interromprez par ce cri : « A bas le Central ! » Aussitôt qu'Humbert prendra la parole, tonnerres d'applaudissements, et à chaque phrase de son discours, toujours même tonnerre. Si Jourde veut répliquer, toujours « A bas le Central ! » A la fin de la réunion, n'oubliez pas, en quittant la salle, de chanter : « A bas le Central ! sur l'Air des Lampions. C'est si joli, voyez-vous, ce cri de « A bas le Central ! » surtout sur l'Air des

Lampions, que les gens du Nouvelliste et autres feuilles ennemies du Comité Central, bavent de plaisir en l'entendant. Et maintenant, citoyens, par le flanc gauche, gauche, pas accéléré, en avant, marche !

A LA RÉUNION

1500 personnes. 800 électeurs de la Guillotière. 700 électeurs étrangers à la circonscription.

EE PRÉSIDENT PROVISOIRE

Citoyens, veuillez former le bureau.

LES 700 ÉLECTEURS ÉTRANGERS

Albert, Albert, Albert ! !

(Le citoyen Albert est nommé président. Il en est de même pour les assesseurs, désignés d'avance.)

CITOYEN ALBERT

Le citoyen Jourde à la parole.

LES 700 ÉLECTEURS ÉTRANGERS

A bas le Central ! A bas le Central !

CITOYEN ALBERT

Citoyens, veuillez laisser la parole au citoyen Jourde...

LE CITOYEN JOURDE

Citoyens...

LES 700 ÉLECTEURS ÉTRANGERS

A bas le Central ! A bas le Central !

CITOYEN ALBERT

Je donne la parole au citoyen Humbert.

LES 700 ÉLECTEURS ÉTRANGERS

Bravo ! Vive Humbert ! A bas le Central !

(Le citoyen Humbert prononce un long discours dont toutes les phrases sont soulignées par des applaudissements.)

Le citoyen Albert met aux voix la candidature du citoyen Jourde. Les trois quarts des électeurs de la Guillotière présents lèvent la main.)

CITOYEN ALBERT

La candidature du citoyen Jourde est repoussée. Je mets aux voix la candidature du citoyen Humbert.

(Les 700 électeurs étrangers à la circonscription, et le quart des électeurs de la Guillotière présents lèvent la main.)

CITOYEN ALBERT

La candidature du citoyen Humbert est acceptée. La séance est levée.

(Les 700 électeurs étrangers entonnent : A bas le Central ! sur l'Air des Lampions.)

La morale de ce compte-rendu fidèle de la préparation à une réunion électorale et de cette réunion (Procédé Albert, Tony Loup, etc., etc.), c'est que la candidature du citoyen Humbert n'est qu'une fumisterie dont les électeurs auraient fait bonne justice si le citoyen Jourde ne les avait privés de ce plaisir.

UN ÉLECTEUR DE LA GUILLOTIÈRE.

La Candidature Jourde

La démocratie lyonnaise était divisée en deux camps : d'une part, le camp des républicains modérés — le camp des bourgeois, si l'on préfère, — dont le programme et la discipline répondant aux nécessités du moment, avaient rendu d'immenses services, à la fin de l'Empire et, plus tard, sous l'Ordre Moral, à la cause de la République battue en brèche par le despotisme impérial et par la coalition des partis monarchiques ; et, d'autre

qu'il avait l'habitude de passer une partie de ses après-midi, en compagnie d'une demi-douzaine de jeunes gens, tous vicomtes de la même farine.

— Nobles seigneurs, salut ! dit Juvignac, qui entradans la salle d'armes, en fredonnant d'une voix de ténor assez agréable la cavatine du page Urbain, au premier acte des Huguenots.

Son arrivée fut saluée d'un concert d'acclamations joyeuses.

— Comme vous êtes en retard, cher ami, dit le vicomte Gaston de Barbantin, que nous retrouvons habit bas, les pieds dans des sandales, la poitrine plastonnée et le visage caché sous un masque de fer, comme on représente le prisonnier-problème des îles Sainte-Marguerite.

Nous avons fait un assaut magnifique ! s'écria Fabien de Nérès ; vous seul manquez à la fête, vicomte.

— Il n'y pas eu de ma faute, messieurs, répartit Juvignac ; j'étais sorti pour quelques emplettes nécessitées par l'approche du jour de l'on, et je me suis oublié un temps infini à admirer les bagatelles ravissantes qui encombre les magasins de Susse et d'Alphonse Giroux.

— Vous êtes-vous borné à admirer, vicomte ?

— Ne m'en parlez pas, cher Gaston, le jour de l'an est ruineux. Je m'étais muni d'un bil-

let de banque de mille livres, et je reviens avec quinze francs, ajouta-t-il, en exhibant de sa poche les trois célèbres pièces de cent sous, dont plusieurs fois déjà il a été fait mention dans le cours de ce récit.

Tout en devisant, Juvignac s'était débarrassé de son pardessus et de son habit, et il avait revêtu l'accoutrement classique des tireurs.

— O noble escrime ! s'écria-t-il d'une voix inspirée, et il appuya sur le plancher la pointe de son fleuret, qui fléchit comme un jonc ; o noble escrime ! si l'on en croyait MM. les procureurs du roi, bientôt tu ne compterais plus un seul odorateur qui eût le courage de son adoration ! ton culte est menacé ; ta religion est proscrite ! encore quelques réquisitoires, et nous serons réduits à nous cacher dans les carrières de Montmartre, quand nous voudrions faire des armes, comme se cachaient les premiers chrétiens dans les catacombes de Rome... Un pareil état de choses est tout à la fois triste et honteux, messieurs ! Quoi donc ! nous sommes gentilshommes et l'on veut nous enlever notre épée ? Mais l'épée tient au gentilhomme ainsi que la lame tient à la poignée ! Ils se complètent l'un par l'autre, l'épée par le gentilhomme et le gentilhomme par l'épée ! Quant à moi, vicomte Florestan de Juvignac, à haute et intelligible voix, je le proclame : je me battrai aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui, et ce, en

dépôt de tous les substituts, de tous les huisiers et de tous les gendarmes coalisés : jurés, prenez ma tête, je vous la livre ; mais, par la croix d'argent qui rayonne dans mon champ d'azur, que nul ne s'avise de toucher à mon épée... on n'y touche que par la pointe, sachez-le, vous tous, cuistres et manants !

— Bravo, l'orateur ! dit Fabien.

— Bien parlé, vicomte ! dit Gaston.

— Bien rugi, lion ! dit un troisième qui, la veille, avait lu le *Songe d'une nuit d'été*, du vieux William Shakespeare.

Et, pendant une demi-heure, tous les vicomtes ferraillèrent ainsi que de petits Saint-Georges, luttant entre eux de souplesse et de vigueur, de grâce et d'énergie, la galerie battait des mains, et le vieux professeur d'escrime, agréablement ému, versait de douces larmes.

— Mes élèves, mes chers élèves, leur disait-il, je suis content de vous ; vous êtes ma joie et mon orgueil ! vous pouvez vous donner le luxe de deux duels par jour, si ça vous fait plaisir ; je n'aurai jamais d'inquiétudes à votre endroit ; je suis sûr que vous tuerez toujours votre homme très proprement et selon toutes les règles de l'art !

— Et présentement, messieurs, dit Juvignac, lorsque la leçon fut terminée, n'allons nous pas flamber quelques pistolets ?

— Adopté ! adopté ! s'écria-t-on en chœur ; flambons quelques pistolets.

On fit avancer un fiacre où l'on s'empila de son mieux, chacun s'asseyant un peu sur les genoux de son voisin.

— Où faut-il conduire ces messieurs, demanda le cocher.

— Touche au tir de Lepage ! dit Florestan.

Au tir, les vicomtes exécutèrent des prodiges ; ils commencèrent par casser des poupées, pour se faire la main ; puis ils mitraillèrent des pains à cacheter ; puis ils trouèrent symétriquement des cartes collées à l'envers sur la plaque, transformant à volonté ces petits cartons blancs en huit, en neuf et en dix.

— Faisons donc une poule, dit Fabien de Nérès, le vainqueur paiera les frais et la voiture.

Cette proposition ayant été agréée par l'assistance, chacun déposa dix francs entre les mains du garçon du tir, à l'exception de l'un des vicomtes qui feignit d'avoir oublié sa bourse.

Les conditions de la lutte étaient celles-ci : couper une balle sur la lame d'un couteau, lequel était suspendu à un fil qu'agitait le moindre souffle de vent.

Florestan qui savait par cœur son *Robin des Bois*, invoqua le terrible *Freysschütz*, et, semblable au chasseur Max, il lui promit son âme au cas où il le ferait réussir.

Albéric SECOND.

(La suite au prochain numéro.)

part, le camp des républicains-radicaux, prolétaires avides de réformes sociales, désireux de secouer le joug d'une bourgeoisie, rivée par des intérêts égoïstes à son programme primitif, c'est-à-dire aux privilèges de la bourgeoisie césarienne, avec César en moins et une certaine hypocrisie démocratique en plus.

Le premier de ces camps était connu sous la dénomination de *Comité central*. Le second avait pris pour titre : *Comité de l'Alliance*.

Le premier triompha souvent du second, et ses triomphes furent quelquefois des scandales, jusqu'au jour où, sous l'impulsion irrésistible de la marche progressive des aspirations radicales-socialistes, arrivèrent les élections du 4 septembre dernier.

Ce jour-là, le comité des bourgeois livra sa dernière bataille. Mais l'impulsion du mouvement radical-socialiste était tel, qu'il fut successivement battu aux Brotteaux et à la Guillotière.

Dès ce moment-là, c'en était fait : le programme du comité de la bourgeoisie républicaine était déchiré. Les vainqueurs qui n'étaient ni des ennemis, ni des adversaires, mais des frères de la grande famille démocratique lyonnaise, ne devaient avoir qu'un désir : celui de donner une sanction à leur victoire en réunissant sous le drapeau de leurs revendications prolétariennes, les débris épars des phalanges du camp vaincu ; les bourgeois récalcitrants devaient être abandonnés à leur égoïsme et, la main dans la main, on devait s'avancer, en colonnes serrées, vers la conquête des réformes inscrites dans le programme nouveau....

Bon nombre de vainqueurs de cette Bastille lyonnaise : la bourgeoisie républicaine baptisée opportuniste, le comprirent et le dirent tout haut.

Mais quelques-uns des hommes qui les avaient conduits au combat, non pour écraser une autocratie funeste à la

cause démocratique et sociale, mais pour en établir une autre à leur profit, se mirent énergiquement en travers d'une conciliation des deux corps en présence. On avait beau leur dire : « Ramener à nous les débris du Comité central sur le terrain de la République radicale-socialiste, c'est enlever à la République conservatrice ou opportuniste ses dernières espérances, c'est lui donner le coup de grâce, c'est assurer, sans entraves, le résultat fécond de nos dernières victoires !... »

Ils ne voulurent rien entendre et cela se comprend, car la conciliation avait pour conséquence de les rejeter dans l'ornière de leur nullité politique, tandis que la division, leur permettant d'exploiter les haines de personnes, sous le couvert des principes, comblait leurs vœux les plus ardents : l'obtention des honneurs, d'une influence dominante et, par dessus tout, des bénéfices inhérents à ce despotisme de bas étage.

Cependant, parmi les vainqueurs il s'en rencontra, et de très nombreux, qui n'hésitèrent pas à tendre la main aux vaincus. Ceux-là, après la double élection de M. Bonnet-Duverdier, avaient compris de quelle exploitation on prétendait les faire victimes, et dévoués non pas aux intérêts d'une boutique où l'on rase tantôt au nom de Gambetta, tantôt au nom de Clémenceau, tantôt au nom d'Humbert, mais aux intérêts de la République radicale-socialiste, ils offrirent, pour qu'aucun doute ne fut possible sur leurs intentions, la candidature de la 3^e circonscription aux élections du 4 décembre, au citoyen Fr. Jourde, l'un des plus héroïques, des plus vaillants et des plus intégrés défenseurs du radicalisme-socialiste, au citoyen Fr. Jourde, ancien membre de la Commune de Paris, délégué aux finances.

Le citoyen Jourde qui n'a jamais reculé devant une tâche glorieuse, même au

péril de sa liberté et de sa vie, accepta d'arracher à l'opportunisme les prolétaires survivants de ce Comité central dont la disparition complète généraait singulièrement les basses convoitises de la poignée de meneurs de l'Alliance...

Aussi, malgré son passé tout de haute intelligence, d'abnégation, de misères, de souffrances matérielles et morales pour la cause sacrée de la Révolution, le citoyen Jourde eut-il l'honneur d'être l'objet des calomnies les plus misérables de la part des meneurs satisfaits, à la solde d'un banquier bonapartiste....

Mais hélas ! il ne sut point tenir tête à ces calomnies odieuses qui l'avaient grandi dans l'estime des électeurs de la 3^e circonscription.

Et, à la suite d'une manœuvre grotesque, il s'est désisté en faveur de son concurrent !

Tous les amis de la cause radicale-socialiste le regretteront avec nous, car si les meneurs de l'Alliance triomphent, la réaction triomphe avec eux....

Malheureusement pour la cause radicale-socialiste, le triomphe des meneurs de l'Alliance et des réactionnaires de toute nuance ne servira qu'à creuser plus profond le gouffre qui aurait été comblé par l'élection du citoyen Jourde, à perpétuer des luttes stériles, et à nous ramener de beaucoup en arrière.

Le RÉVEIL LYONNAIS et M. Portalis y gagneront certainement de l'or, mais les républicains radicaux-socialistes de Lyon n'y gagneront rien du tout — au contraire !

BIBI.

Cet excellent Nouvelliste !

— Après avoir cherché à ridiculiser le rôle du citoyen Jourde à la réunion de la Mouche, le Nouvelliste rend compte en ces termes de la réunion où devait se faire entendre le citoyen Humbert :

« Il y avait environ 500 électeurs.

M. Henri Rochefort, ayant à ses côtés Humbert et les membres du comité, assistait à la séance, où s'était également rendu M. Jourde.

Le citoyen Humbert a développé son programme ultra-radical au milieu de chaleureux applaudissements.

Les doctrines de l'ancien député de la Commune sont trop connues pour que nous ayons besoin de les développer ici.

Après le citoyen Humbert, M. Henri Rochefort, dans une vigoureuse allocution, a jeté à la mer son ancien compagnon d'exil Jourde. »

Ne dirait-on pas que le reporter du petit officiel cléricol boit du lait en rédigeant ce compte-rendu succinct ?

Trois jours après, nous lisons :

LE DÉSISTEMENT DU CITOYEN JOURDE

Hier soir, à huit heures, a eu lieu une réunion publique des électeurs de la troisième circonscription.

Après un discours du citoyen Humbert, discours où il s'est dépassé, son adversaire Jourde a pris la parole.

A peine avait-il commencé, que le citoyen Humbert, l'interrompant, a donné lecture d'une dépêche du président de l'Alliance républicaine de Paris, convoquant pour aujourd'hui les membres de ladite Alliance, afin de juger la conduite du citoyen Jourde. Après la lecture de cette dépêche, ce dernier a immédiatement déclaré qu'il se retirait de la lutte électorale et renonçait à la candidature.

Pour mieux affirmer cette renonciation, il s'est jeté dans les bras du citoyen Humbert, qu'il a fraternellement embrassé.

Voilà le Comité central sans candidat.

Et c'est encore le Nouvelliste qui nous annonce cela avec une joie mal dissimulée. Est-il heureux de cet incident qui laisse seul sur le terrain le Comité de l'Alliance ! Comme il a l'air de moins le craindre !

Eh bien, si une chose m'est pénible dans tout cela, c'est de voir d'honnêtes républicains se formaliser du patronage du Comité central, et préférer se traîner à la remorque de gens qui ne savent plus rougir de la bassesse de leurs intrigues ; qui vont, ceints de l'écharpe municipale qu'ils déshonorent, mendier les faveurs de M. Portalis, après avoir inondé leurs mouchoirs des parfums que récoltent dans certains lieux les rédacteurs du BAVARD !... CLAUQUE-POSSE.

Le Directeur-Gérant, J. MICHAUD.

Imp. BEAU Jeune et C^o, r. de la Pyramide, 3, Lyon.

La Sécurité

MOBILIÈRE

COMPAGNIE D'ASSURANCES

CONTRE LES VOLS

25, Rue St-Augustin, 25

PARIS

Cette Compagnie a pour objet de rembourser les pertes éprouvées par suite de vols.

On demande des Agents pour la France et l'Etranger.

BUREAU de PLACEMENT

POUR LES EMPLOYÉS ET DOMESTIQUES

des deux Sexes

MAISON

ALYON

Et en France

OU LES FILLES

DOMESTIQUES

Sont logées

GRATUITEMENT

et placées dans les 24 heures

Inutile de se présenter si l'on n'est porteur de Bons CERTIFICATS ou des Renseignements à Lyon

INDICATEUR LYONNAIS AUTORISÉ

PLACEMENT

15 LYON

DESSIN ET GRAVURE

ARTISTIQUES

SUR BOIS

Clichés en cuivre et en plomb

S. MAGDELIN

1, QUAI D'OCCIDENT, 1

LYON

PUBLICITÉ sur EMAIL

9, Rue des Marronniers, 9

A. FRÉMIOT

Spécialité d'Émaux sur fonte, tôle et cuivre. — Plaques indicatrices pour rues, numéros de maisons. — Cœurs et inscriptions funéraires. — Étiquettes pour pharmacie, boucherie et liqueurs.

CADRANS-COMPTEURS POUR TOUTE INDUSTRIE

Dépôt Général de l'Eau Vénézuélienne, pour le nettoyage des Meubles et Boiseries sans altérer les Vernis.

LE SAVON PHOENIQUE

DE L. FOUGEROUX, DE LYON

Se recommande par son principe anti-épidémique. Il opère avec succès contre les engelures, crevasses, coupures, boutons, et toutes maladies de peau provenant de l'acreté du sang.

Indispensable dans la toilette intime ; il préserve des maladies contractées surtout en voyage par le contact des linges ou objets malpropres.

En vente chez les Pharmaciens, Herboristes et Parfumeurs.

Bateaux à Vapeur

GLADIATEUR

Service d'été à dater du 21 Mai 1881

TRANSPORT DE VOYAGEURS ET MARCHANDISES EN GRANDE VITESSE

DÉPARTS DE

LYON pour Avignon

Tous les Mardis, Jendis et Samedis à 6 heures du matin

Desservant Valence et tous les ports intermédiaires

De Lyon pour Valence

Le lundi, à 9 h. du matin

De Lyon pour Serrières

Desservant Givors, Vienne, Condrieu Chavanay et Beauf

Tous les Dimanches, à 8 h. du matin

Aller et retour dans la même journée

Billets d'aller et retour valables pour 45 jours. — Renseignements, Bureau de la Compagnie, port de la Charité, au ponton, en face de la place Bellecour.

AVIS. — Le port d'embarquement est quai de la Charité, près le pont de la Guillotière.

MAYER FILS, PÉDICURE

TOILE RÉSOLUTIVE SOUVERAINE CONTRE LES CORS

SUCCÈS CERTAIN — La Boîte : 1 fr. — SUCCÈS CERTAIN

18, Rue Mulet, LYON

PHOTOGRAPHIE

Genre Camée

IMITATION EMAIL

Alph. BERNOUD

MÉDAILLÉ ET BREVETÉ

S. G. D. G.

2, Rue des Archers, 2

LYON

On opère par tous les temps

PORTRAITS APRÈS DÉCÈS

Maisons à Naples, Florence et Livourne

BREVETÉS

MARQUES DE FABRIQUES

FRANCE

ETRANGER

66 Avenue de Saxe

LYON

MAISON CRÉE 1856

De 9 heures à 11 heures, RENSEIGNEMENTS sur toutes les lois françaises et étrangères. Brevets, Patentes. Dépôts de marques, modèles et dessins de fabrique. Pièces à fournir, Taxes, etc.

RECHERCHES des antécédents. Copies de brevets antérieurs ou déchu. Rapports et Avis motivés pour procédure en contrefaçon, etc. — ETUDES pratiques des inventions. Dessins et devis pour la construction des machines, appareils, etc. — VISITES D'USINES. Conseils légaux, industriels. — ENVOI de RENSEIGNEMENTS SPÉCIAUX et TARIFS.

Bureau des Brevets d'invention : 66, Avenue de Saxe, 66

Près le cours Morand

BRASSERIE DU TÉLÉGRAPHE

LYON, 3, Rue de Jussieu, 3, LYON

Près de la place de la République et du Télégraphe

LOUIS ROUSSEL

RESTAURANT AU PREMIER — SALONS

Services à la Carte, Prix modérés

BIÈRE ET CONSOMMATIONS DE PREMIER CHOIX

CHOUROUTE ET CHARCUTERIE DE STRASBOURG

Etablissement recommandé à MM. les Voyageurs

L. Gras